



Feignasse

Le papier des chômeurs, précaires, et tous ceux qui sont privés de l'emploi de leur vie / Outre Furan, septembre 2014 N°3



CHÔMEURS INSOUMIS

Exclue, invisible, oubliée, une personne sur trois n'a pas d'emploi. Laissés-pour-compte, nous ne sommes pas les pertes nécessaires à la survie d'une économie totalitaire. Nous ne voulons plus être ceux que nous sommes forcés d'être. Nous ne sommes pas coupables d'être des victimes innocentes. Nous ne sommes pas les marchandises du marché de l'emploi, et refusons l'asservissement à un travail avilissant. Notre activité doit être libérée de l'emprise des exploiters. Nous ne voulons plus survivre dans le stress, la culpabilité, l'anxiété, la souffrance et la misère mais vivre dignement et pleinement. Nous voulons l'égalité des revenus et la répartition du temps de travail.

Les fascistes voudraient expulser tous les exclus de la société comme des déchets. Les nouvelles religions économiques utilisent la misère du chômage pour faire peur à ceux qui travaillent et ainsi renforcer la pression afin de les rendre plus productifs et de mieux les soumettre. Dans cette société en ruine, les pervers narcissiques qui dirigent, considèrent le chômeur comme un profiteur assisté, un parasite qu'il faut fichier, numéroté, informatiser, surveiller, contrôler, maltraiter, infantiliser, humilier, apeurer, isoler, stigmatiser, rabaisser, dénigrer, harceler, accuser, culpabiliser, sanctionner, radier, exclure, condamner, martyriser, sacrifier, punir, pour le rendre plus honteux, dépressif, désespéré au point de s'immoler...

Nous refusons d'être pris comme les dommages collatéraux d'une guerre économique qui serait incontournable. Ce système inhumain profite largement à une toute petite caste, ces 1 % d'obsédés de l'argent facile, malades de la fortune à tout prix, cupides pathologiques, mafieux affairistes qui appauvrissent et martyrisent les populations, en détruisant l'économie, la société et la planète. Ces escrocs ont produit un enchaînement de dettes sans fin pour spéculer sur l'incertitude et rafler des sommes gigantesques, en ruinant un futur en décomposition. Les pompes de la finance engloutissent les liquidités et assèchent une économie qui se rabougrit. Dans les circuits de la finance de l'ombre, les monstrueuses richesses qui s'accumulent dangereusement, sont devenues invisibles. Aussi, les inégalités n'ont jamais été aussi énormes, infâmes et révoltantes.

Nous ne croyons pas au travail rédempteur, propagande médiatique des dominants, ni aux divinités économiques qui nous sacrifient. Le travail qui nous permet de survivre, n'a que le mérite de profiter aux plus riches qui n'ont que le mérite d'être nés du côté de la « haute société ». Le sacrifice d'une vie de servitude pour un travail « à tout prix » n'a jamais épanoui personne. Mais parfois, la paraisse émancipe de l'effort de l'esclavage quotidien.

Nous ne respectons pas la hiérarchie, car le pouvoir usurpé est toujours un abus de pouvoir. Nous ne

voulons pas de ce monde de rivalités compétitives, où il n'y a pas d'autre choix que l'esclavage du travail ou la misère du chômage.

Ne nous laissons pas tromper ! De l'argent il y en a beaucoup trop pour ceux qui n'en ont pas besoin. Les parasites de la société sont les rentiers, les capitalistes fraudeurs, les prédateurs usurpateurs, les banquiers assistés, les actionnaires profiteurs, la délinquance financière, les spéculateurs escrocs, les économistes théologiens de la nouvelle religion d'État... Les pervers narcissiques du « chacun pour soi », « contre tous », ces fous de la compétition fragmentent la société en unités guerrières, détruisant une civilisation déjà agonisante. Au nom de la vie, refusons ce système barbare, ignoble, moribond, destructeur et sans aucun devenir.

Sans emploi, nous ne sommes pas les « en trop » du système, mais ensemble, nous sommes la solidarité réinventée, la cohésion sociale en marche vers son devenir à reconstruire.

Le mode de vie américain, répandu par les médias, on n'en veut pas ! Ce qui est en jeu, c'est la libération de notre vie. C'est elle seule qui nous permettra d'avoir plus de plaisirs et de satisfactions. Ce dont nous avons besoin, c'est plus de place pour l'amour, l'amitié, le jeu et les enfants, plus de temps pour réfléchir, partager, inventer, s'épanouir ou passer, et reprendre le pouvoir sur nos vies pour décider ensemble comment nous auto-organiser et produire ce qu'il nous plaît, et aussi de nous occuper de ceux que nous aimons.

Les chômeurs ne se réduisent pas aux exclus du marché, nous sommes des êtres humains qui affirment leur droit de vivre et le prennent. Chômeurs, précaires et tous ceux qui sont privés de moyen d'existence, ne survivons plus comme des esclaves ! Réinventons la vie sociale dans la liberté, l'égalité, la solidarité, l'auto-organisation collective. Nous sommes le nouveau monde qui se réalise dans la révolte.

Debout tous les sans emploi de la vie !

Osons désirer tout et n'attendons rien ! Prenons ensemble ce que nous pouvons, occupons notre monde !

Cou Tors, août 2014





ABOLITION DU TRAVAIL

Le travail est la source de toute misère, ou presque, dans ce monde. Tous les maux qui se peuvent nommer proviennent de ce que l'on travaille - ou de ce que l'on vit dans un monde voué au travail. Si nous voulons cesser de souffrir, il nous faut arrêter de travailler.

Cela ne signifie nullement que nous devrions arrêter de nous activer. Cela implique surtout d'avoir à créer un nouveau mode de vie fondé sur le jeu ; en d'autres mots, une révolution ludique. Par «jeu», j'entends aussi bien la fête que la créativité, la rencontre que la communauté, et peut-être même l'art. On ne saurait réduire la sphère du jeu aux jeux des enfants, aussi enrichissants que puissent être ces premiers amusements. J'en appelle à une aventure collective dans l'allégresse généralisée ainsi qu'à l'exubérance mutuelle et consentie librement. Le jeu n'est pas passivité. Il ne fait aucun doute que nous avons tous besoin de consacrer au pur délasserment et à l'indolence infiniment plus de temps que cette époque ne le permet, quels que soient notre métier ou nos revenus. Pourtant, une fois que nous nous sommes reposés des fatigues du salariat, nous désirons presque tous agir encore.

Ma définition minimale du travail est le labeur forcé, c'est-à-dire la production obligatoire. Ces deux derniers paramètres sont essentiels. Le travail est la production effectuée sous la contrainte de moyens économiques ou politiques, la carotte ou le bâton - la carotte n'est que la continuation du bâton par d'autres moyens. Mais toute création n'est pas travail. Le travail n'est jamais accompli pour lui-même, il l'est par rapport à quelque produit ou profit qu'en tire le travailleur, ou plus souvent une autre personne. Voilà ce qu'est nécessairement le travail. Le définir, c'est le mépriser.

La déchéance que connaît au boulot l'écrasante majorité des travailleurs naît d'une variété infinie d'humiliations, qu'on peut désigner globalement du nom de «discipline».

La discipline est constituée de la totalité des contrôles coercitifs qui s'exercent sur le lieu de travail: surveillance, exécution machinale des tâches, rythmes de travail imposés, quotas de production, pointeuses...

Un travailleur est un esclave à temps partiel. C'est le patron qui décide de l'heure à laquelle il vous faut arriver au travail et celle de la sortie - et de ce que vous allez y faire entretemps. Il vous dit quelle quantité de labeur il faut effectuer, et à quel rythme. Il a le droit d'exercer son pouvoir jusqu'aux plus humiliantes extrémités. Si tel est son bon plaisir, il peut tout régler: la fréquence de vos pauses-pipi, la manière de vous vêtir, etc. Hors quelques garde-fou juridiques fort variables, il peut vous renvoyer sous n'importe quel prétexte - ou sans la moindre raison. Il vous fait espionner par des mouchards et des cheffailons, il constitue des dossiers sur chacun de ses employés. Répondre du tac au tac devient dans l'entreprise une forme intolérable d'insubordination - faute professionnelle s'il en est - comme si un travailleur n'était qu'un vilain

garnement : non seulement cela vous vaut d'être viré mais cela peut vous priver de prime de départ et d'allocations-chômage.

Les employés, enrégimentés toute leur vie, happés par le travail au sortir de l'école et mis entre parenthèses par leur famille à l'âge préscolaire puis à celui de l'hospice, sont accoutumés à la hiérarchie et psychologiquement réduits en esclavage. Leur aptitude à l'autonomie est si atrophiée que leur peur de la liberté est la moins irrationnelle de leurs nombreuses phobies. L'art de l'obéissance, qu'ils pratiquent avec tant de zèle au travail, ils le transmettent dans les familles qu'ils fondent, reproduisant ainsi le système en toutes façons et propagent sous toutes ses formes le conformisme culturel, politique et moral. Dès lors qu'on a vidé, par le travail, les êtres humains de toute vitalité, ils se soumettent volontiers et en tout à la hiérarchie et aux décisions des experts. Ils ont pris le pli.

La plupart des travailleurs en ont marre du travail. Les taux d'absentéisme, de vols et de sabotages commis par les employés sont en hausse continue, sans parler des grèves sauvages et de la tendance générale à tirer au flanc. C'est peut-être là l'amorce d'un mouvement de rejet conscient, et plus seulement viscéral, à l'égard du travail.

Il est à présent possible d'abolir le travail et de le remplacer, dans les cas où il remplit une fonction utile, par une multitude de libres activités d'un genre nouveau. D'une part, il faut réduire considérablement la quantité de travail effectuée : dans ce monde, la majeure partie du travail est inutile, voire nuisible et il s'agit tout simplement de s'en débarrasser. D'autre part, et là se situent tant le point central que la possibilité d'un nouveau départ révolutionnaire, il nous faut transformer toute l'activité que requiert le travail réellement utile en un éventail varié de passe-temps agréables - si ce n'est qu'ils se trouvent aboutir à des produits utiles, sociaux.

Alors seulement, toutes les barrières artificielles que forment le pouvoir et la propriété privée devraient s'effondrer. La création doit devenir récréation. Et nous pourrions tous nous arrêter d'avoir peur les uns des autres.



Certaines activités qui sont insatisfaisantes lorsqu'elles sont effectuées tout seul ou dans un environnement désagréable ou aux ordres d'un patron deviennent plaisantes ou intéressantes, au moins pendant un moment, lorsque ces circonstances viennent à changer. Cela est probablement vrai, dans une certaine mesure, de tout travail. Les gens déploient alors leur ingéniosité, qu'ils auraient refoulée autrement, pour faire un jeu des plus rebutantes besognes. Des activités qui attirent certains peuvent en repousser d'autres, mais chacun a, au moins potentiellement, une variété d'intérêts et un intérêt pour la variété.

Si nous jouons les bonnes cartes, nous pouvons tous sortir gagnants de la partie, mais seulement si on joue pour de vrai.

Prolétaires du monde entier, reposez-vous !

Bob Black, *Travailler, moi ? Jamais !* (extraits), 1985. <http://inventin.lautre.net/livres/Bob-Black-Travailler-moi-jamais.pdf>

NOUS NE VOULONS PAS LE PLEIN EMPLOI MAIS UNE VIE PLEINE !

En décembre 1997 et janvier 1998, des dizaines de milliers de chômeurs ont manifesté dans des dizaines de villes françaises, occupant souvent des bureaux de l'ANPE, des CAF, des antennes Assedic, des agences des services publics (électricité, gaz...), des études d'huissiers, envahissant des magasins et restaurants chics, et investissant des supermarchés pour s'y servir gratuitement. Ce mouvement est resté malheureusement en grande partie sous le contrôle des associations de chômeurs officielles (dominées par le parti communiste, les partis gauchistes et les syndicats). Cependant, nombre d'occupations ont été effectuées à l'initiative d'individus qui commençaient à se passer des porte-parole officiels : à parler et à agir pour eux-mêmes.

Cette tendance radicale s'est montrée particulièrement active à la mi-janvier à Paris, quand des chômeurs ont brièvement occupé la bourse de commerce et l'École normale supérieure, puis (lorsque la police les a obligés à sortir) un amphithéâtre de l'université de Jussieu. Bien que cette occupation fût évidemment tout aussi illégale que les précédentes, les autorités universitaires n'ont pas appelé la police, et des assemblées de 100-200 participants y ont eu lieu tous les jours pendant les deux mois et demi suivants.

L'assemblée de Jussieu n'a pas prétendu représenter qui ce soit; elle a simplement servi de lieu de rencontre où les gens pouvaient discuter de tout ce qu'ils voulaient et, si l'envie les en prenait, se joindre à d'autres individus intéressés à réaliser tel ou tel projet particulier (tracts, "balades", etc.). Toute une série d'actions plus ou moins impromptues ont été menées par des bandes baladeuses de quelques dizaines de personnes, qui pouvaient, par exemple, aller interrompre un défilé de mode ou jeter des tomates pourries sur un huissier; puis envahir un supermarché et contraindre les propriétaires à leur faire "don" de quelques paniers de nourriture; puis prendre le métro pour aller dans un autre quartier afin de distribuer des tracts ou bomber des graffitis ("Le temps payé ne revient plus!" "Nous ne voulons pas une part du gâteau, nous voulons la boulangerie!"); et rentrer en fin de journée à Jussieu pour discuter les aventures du jour.

Bureau of Public Secret





L'ASSEMBLÉE DE JUSSIEU

Nous sommes de ceux qui participent à l'assemblée de Jussieu. Voilà un mois et demi que se tient tous les soirs une sorte de forum permanent qui invente lui-même les conditions de sa continuation... On s'y parle et surtout on s'y écoute. C'est ainsi que s'y mêlent et s'y entendent des "chômeurs", des "précaires", des "salariés", des "étudiants", des "lycéens", des "RMistes", des "canailles", des "militants", des "syndiqués", des "membres" de parti ou d'association, des "rien de tout"... Si nous mettons des guillemets à toutes ces catégories, c'est justement parce ce qu'à nous parler, nous nous sommes rendus compte que nous existions tous et chacun bien au-delà de ces catégories dans lesquelles on veut nous enfermer et souvent nous opposer... Qu'au delà de notre fonction sociale particulière, nous étions des êtres entiers, sujets d'une histoire commune, d'une oppression commune, mais aussi animés de besoins, de désirs, de questionnements qui pouvaient être communs.

Nous nous sommes alors mis à discuter de TOUT. Et d'abord de ce qui bouffait nos vies. Que ce soit le travail et son inutilité (en faisant l'inventaire de la production de cette société, nous avons constaté qu'à 90% elle produisait de la merde et de l'inutile), ses miettes de salaires, sa hiérarchie, son horreur quotidienne... Que ce soit le chômage, avec sa misère et son ennui, qu'en discutant nous avons reconnu comme un moment du travail, par la menace permanente qu'il fait courir sur la tête de chaque salarié, le forçant à se soumettre par le chantage à la thune, à la faim.

Nous avons aussi parlé de l'argent, du commerce, de la société qui les imposait, mais encore du sale air qu'on respire, de la santé, de l'alimentation... Et il nous est paru clair que dans cette société, par quelque bout qu'on l'abordait, on ne pouvait changer un détail sans devoir transformer la totalité. Que tout était lié à la pensée de l'argent, au profit, et que nous, êtres humains, n'étions considérés dans ce monde que comme de vulgaires marchandises, payées plus ou moins misérablement, exploitées, expulsées, jetées après usage... Tout cela on se l'est dit, petit à petit, et on a décidé de le communiquer...

On écrit donc des textes, des tracts, mais surtout, privilégiant la relation directe, on s'invite dans des cantines d'entreprise pour aller discuter avec les salariés, on occupe des lieux de toutes sortes (ANPE, CAF, agences EDF, compagnies de l'eau, journaux, restaurants etc.) pour dire à tous ce qu'on se dit en assemblée... On rencontre et manifeste notre complicité avec des grévistes de la COMATEC, avec des "sans-papiers", avec des opposants au maïs transgénique membres de la Confédération paysanne, parce que nous avons réalisé avec eux que nos griefs particuliers relevaient de la même cause: l'argent, la thune, le pognon, le pèze, le flouze, l'artiche,

l'oseille, les pépettes, la caillasse, la nêmo, le blé, la maille, la fraîche, les ronds, le carbure quoi!

On essaye de réfléchir à la société que nous voudrions en expérimentant immédiatement certaines formes de réappropriation: une assemblée ouverte, permanente; l'idée d'un potager, pour s'essayer à la vraie culture; des leçons de générosité aux commerçants, ces représentants zélés de l'égoïsme social; des jeux, des balades, des banquets où s'esquissent d'autres rapports sociaux... Comme le résumait l'une d'entre nous lors d'une assemblée: "Ça fait deux mois que j'ai plein d'amis, que je ne m'ennuie pas et que je n'attends plus mon chèque de fin de mois avec la même angoisse".

Et l'on s'est dit que non seulement il était prévisible qu'il n'y aurait plus jamais de travail pour tout le monde (à cause des machines, à cause du néo-esclavagisme dans le dit Tiers-monde...), mais que quand bien même, nous n'avions envie de travailler aucune heure à produire des saloperies et de l'inutile, et que c'était toute la production qu'il fallait repenser, en fonction de nos besoins et de nos désirs réels.

Ces réflexions partagées nous ont mené logiquement à la nécessité d'inventer une autre société, dont les hommes décideraient eux-mêmes de leur activité et de leur production, au lieu d'être les esclaves de celle-ci. On se rend compte évidemment que c'est un projet gigantesque, mais après tout, beaucoup d'entre nous étant "chômeurs", nous possédons une richesse inestimable: LE TEMPS! Et désormais nous le prenons, car le projet d'un temps réellement vécu nous est bien plus passionnant que le temps vide ou mesuré...

L'isolement des individus est la principale faiblesse des luttes passées et l'arme de choix du pouvoir présent. Et c'est cela-même qu'il nous faut briser.

Notre mouvement, loin de toute revendication corporatiste, entend poser le problème général de l'organisation du travail, et les questions de fond de la société...

La liberté du chômeur est une liberté de ne rien faire, puisqu'en tant qu'individu tous les moyens de production lui sont refusés. Le chômeur est dangereux dans la mesure où il cherche à donner un contenu à sa liberté. La véritable alternatif n'oppose pas le travail salarié au chômage, mais l'activité libre à l'activité aliénée.

Les balades sont des journées de rencontres actives et de jeux à l'échelle de la ville et de la vie. Il est souhaitable qu'aucune routine ne s'y installe — que l'imagination de chacun s'exprime et serve de tremplin. Certains trouvent notre enthousiasme

excessif. Il ne s'agit pas de dire que "nous sommes les meilleurs" mais notre "assemblage" contient une "graine de magie". Des liens se tissent peu à peu; nous nous réapproprions des morceaux de liberté; nos rêves, nos délires mêmes, conjugués, nous mènent à une réalité qui nous semble plus vibrante que celle d'hier. L'hiver a été long, laissons fleurir le printemps!

Assemblée générale de Jussieu, 1998 (extraits).
<https://www.facebook.com/collectif.feignasse/posts/273085126230301:0>

LA FIN DES CHÔMEURS

Quoi qu'on pense du travail, s'identifier en tant que chômeur signifie, d'un point de vue téléologique, qu'on n'a pas d'autre but pour l'humanité que celui qui offre la prééminence au travail, car sinon on ne se définirait pas par rapport au travail, mais par rapport à l'activité réellement essentielle, quelle qu'elle soit. C'est pourquoi l'absence de remise en cause de l'identité de chômeur dans l'assemblée de Jussieu est le reflet de la faiblesse qui a plombé tous les mouvements contre cette société depuis que le projet en béton armé du prolétariat, le communisme, s'est fissuré, et que le prolétariat s'est éparpillé avec lui: l'incapacité de partir du but pour se déterminer, et pour choisir les moyens de réaliser ce but.

La véritable honte du chômeur n'est pas celle mise en scène par la bonne pensée de gauche et largement partagée par de nombreux chômeurs, à savoir le manque d'argent, l'infirmité du consommateur; mais c'est d'être exclu de la réelle activité source de toute richesse et de toute liberté qui est véritablement honteux, inhumain.

La difficulté avec la notion de travail est que le travail n'est pas une activité individuelle dans le monde marchand, malgré les apparences et les douloureuses expériences de chacun. Chaque travail marchand implique et présuppose tous les autres. Je ne peux pas abolir le travail, déjà pour

cette simple raison que si je «ne travaille pas», le travail, même mon travail, ne serait en aucun cas aboli. Le travail se présente comme l'activité nécessaire à mon besoin alimentaire, mais il est avant tout l'activité nécessaire au besoin alimentaire de l'espèce humaine: ce n'est pas une activité construite pour empêcher la famine d'un individu, c'est une activité construite pour empêcher l'extinction du genre humain par la famine. C'est pourquoi

d'ailleurs ce qu'on appelle le chômage dans le monde du travail est effectivement aussi du travail, comme l'assemblée de Jussieu l'avait fort bien compris. Il n'y a donc pas de solution individuelle au travail, dans le monde marchand, et la marchandise, de ce point de vue, n'est rien d'autre que la forme présente de l'universalité du travail.

La critique du travail n'est donc pas «ne travaillez jamais», qui a le même sens que «ne mangez jamais». La critique du travail est simplement la critique du travail comme activité dominante.

Et cette assemblée, qui a entrepris des efforts si méritoires pour exposer et combattre son ignorance du travail, n'est finalement jamais parvenue à cette position simple, si clairement exprimée dès le 2 janvier à Nantes lors de l'occupation du CCAS: «Le travail ne doit plus être ni le centre, ni la condition de nos vies», qui ne prétend pas abolir le travail, mais renverser l'organisation humaine qui découle de sa prééminence.

Texte collectif de 2002 sur l'AG de Jussieu de 1998



LE POUVOIR COMME PERVERSION NARCISSIQUE

Nous vivons dans le culte de la performance individuelle. Il faut soigner son image, se montrer à son avantage et être reconnu, bien plus qu'autrefois. Ce chacun pour soi incite à mettre la pression sur les autres pour se mettre en avant et être bien évalué. Les directions font vivre les salariés dans de perpétuels contrôles de qualité tout en leur demandant d'aller de plus en plus vite. Ils sont tenus responsables des objectifs fixés sans en avoir les moyens. Aujourd'hui, un des éléments majeurs de la souffrance en entreprise, c'est l'obligation de bâcler le travail.

Les directions ont peur des conflits, avec pour conséquence que rien ne se dit. Cela peut entraîner des troubles psychosomatiques majeurs.

C'est devenu difficile dans une société qui donne le sentiment que tout le monde ment et magouille impunément, où sarcasme et ironie se portent bien. Les changements dans le travail et dans les sociétés sont partout les mêmes, mais c'est actuellement le «burn out» qui est mis en avant pour parler des risques psychosociaux, avec le risque de banaliser des souffrances moins visibles.

Marie-France Hirigoyen, *La revue du praticien médecine générale (extraits).*

AUTORITÉ TOUJOURS ABUSIVE

VIOLENCE PERVERSE AU QUOTIDIEN

Les nouvelles formes de travail, qui visent à accroître les performances des entreprises en laissant de côté tous les éléments humains sont génératrices de stress et créent ainsi les conditions favorables à l'expression de la perversité. La présence de l'autre est vécue comme une menace, pas comme une complémentarité.

L'entreprise peut elle-même devenir un système pervers lorsque la fin justifie les moyens et qu'elle est prête à tout, y compris à détruire les individus pour parvenir à ses objectifs.

De petits actes pervers sont si quotidiens qu'ils paraissent la norme. Cela commence par un simple manque de respect, du mensonge ou de la manipulation. Nous ne trouvons pas cela insupportable que si nous sommes atteints directement. Puis, si le groupe social dans lequel ces conduites apparaissent ne réagit pas, cela se transforme progressivement en conduites perverses avérées qui ont des conséquences graves sur la santé psychologique des victimes. N'étant pas sûres d'être entendues, celles-ci se taisent et souffrent en silence.

Tous les détails, pris séparément, paraissent anodins, mais leur ensemble crée un processus destructeur. La victime est entraînée dans ce jeu mortifère...

Les pervers se nourrissent de l'énergie de ceux qui subissent leur charme. Ils tentent de s'approprier le narcissisme gratifiant de l'autre en envahissant son territoire psychique. Passant à côté d'eux-mêmes, ils essaient de détruire le bonheur qui passe près d'eux. Prisonniers de la rigidité de leurs défenses, ils tentent de détruire la liberté. Etant incapables



d'aimer, ils essaient de détruire par cynisme la simplicité d'une relation naturelle.

Le pervers narcissique se complait dans l'ambiguïté. Par ses messages paradoxaux, doubles, obscurs, il bloque la communication et place sa victime dans l'impossibilité de fournir des réponses appropriées, puisqu'elle ne peut comprendre la situation. Elle s'épuise à trouver des solutions qui seront par définition inadaptées et rejetées par le pervers dont elle va susciter les critiques et les reproches. Complètement déroutée, elle sombrera dans l'angoisse ou la dépression.

Pour déstabiliser l'autre, il suffit de manier le sarcasme, la dérision, le mépris, de se moquer, ridiculiser, dénigrer, déstabiliser, disqualifier, diviser pour mieux régner, imposer son pouvoir...

Par un phénomène de projection, la haine de l'agresseur est à la mesure de la haine qu'il imagine que sa victime lui porte. Il la voit comme un monstre destructeur, violent, néfaste.

Cette haine projetée sur l'autre, est pour le pervers narcissique un moyen de se protéger de troubles qui pourraient être plus grands, du registre de la psychose.

Les pervers narcissiques sont considérés comme des psychotiques sans symptômes, qui trouvent leur équilibre en déchargeant sur un autre la douleur qu'ils ne ressentent pas. Ce transfert de douleur leur permet de se valoriser aux dépens d'autrui.

Un narcissiste est une coque vide qui n'a pas d'existence propre ; c'est un « pseudo » qui cherche à faire illusion pour masquer son vide. C'est quelqu'un qui n'a jamais été reconnu comme un être humain et qui a été obligé de se construire un jeu de miroirs pour se donner l'illusion d'exister.

L'imagination humaine est sans limites quand il s'agit de tuer chez l'autre la bonne image qu'il a de lui-même ; on masque ainsi ses propres faiblesses et on se met en position de supériorité.

La multiplication actuelle des actes de perversité dans les familles et dans les entreprises est un indicateur de l'individualisme qui domine dans notre société. Dans un système qui fonctionne sur la loi du plus fort, du plus malin, les pervers sont rois.

Il suffit d'un ou de plusieurs individus pervers dans un groupe, dans une entreprise ou dans un gouvernement pour que le système tout entier devienne pervers. Si cette perversion n'est pas dénoncée, elle se répand de façon souterraine par l'intimidation, la peur, la manipulation. En effet, pour ligoter psychologiquement quelqu'un, il suffit de l'entraîner dans des mensonges ou des compromissions qui le rendront complice du fonctionnement de la mafia

ou des régimes totalitaires. Que ce soit dans les familles, les entreprises ou les Etats, les pervers narcissiques s'arrangent pour porter au crédit des autres le désastre qu'ils déclenchent, afin de se poser en sauveurs et de prendre ainsi le pouvoir. Il leur suffit ensuite de ne pas s'embarrasser de scrupules pour s'y maintenir. L'histoire nous a montré de ces hommes qui refusent de reconnaître leurs erreurs, n'assument pas leurs responsabilités, manient la falsification et manipulent la réalité afin de gommer les traces de leurs méfaits.

Marie-France Hirigoyen, *Le harcèlement moral, la violence perverse au quotidien (extraits), 1998.*
<http://inventin.lautre.net/livres/Hirigoyen-Perversion-narcissique.pdf>

BOSSE FEIGNASSE !

120 mille offres d'emplois en France pour plus d'une dizaine de millions de chômeurs... parfois les chiffres parlent d'eux-mêmes. On entend certains bureaucrates qui voudraient faire payer les plus pauvres, pour le chômage qu'ils ont créés, en les dénigrant, les culpabilisant... Cela en dit long sur leur mentalité !

Ceux qui traitent avec mépris les chômeurs «feignasse» tout en faisant l'apologie du travail, de l'autorité et de l'esclavage, pensent que la vie n'est que sacrifice et souffrance. Ceux là sont les mêmes qui soutiennent un pouvoir corrompu dont les politiques successives ont développés un chômage irréversible qui a condamné aujourd'hui le tiers de la population. Si ces sociopathes avaient quelque peu de savoir vivre, ils présenteraient leurs excuses aux chômeurs et feraient tout pour les aider à survivre. Ces pervers narcissiques, qui dénigrent et insultent les victimes de leur système inhumain mais adoré, ne sont que des salopards qui pue la mort, esclaves d'une société en décomposition. (Cou Tors)

ASSEZ D'HUMILIATION! INFORMEZ-VOUS PAR VOUS-MÊME !

- <http://www.ac-chomage.org>
- <http://exploitesenerves.noblogs.org>
- <http://www.ac.eu.org>
- <http://mcpl.revolutoblog.com>
- <http://www.mncp.fr>
- <http://www.apeis.org>
- <http://www.chomiste-land.com>
- <http://www.actuchomage.org>
- <http://www.modes-d-emploi.net>
- <http://www.stop-precarite.fr>
- <http://www.recours-radiation.fr>
- <http://www.cip-idf.org>
- <https://cafard93.wordpress.com>
- <http://ccpl59.over-blog.com>
- <http://contrelapreca eklablog.com>
- SUD Chômeurs, sudchomeurs42@laposte.net
- ASCL — ascl.42.over-blog.com

COLLECTIF FEIGNASSE
feignasse@riseup.net
<https://www.facebook.com/collectif.feignasse>
<http://collectif-feignasse.over-blog.com/>